



Corine Pelluchon «Les critiques adressées à la philosophie des Lumières peuvent nous aider à compléter son projet inachevé»

Face aux crises écologiques et aux mobilisations sociales et politiques, la philosophe propose de réinvestir l'héritage des penseurs du XVIII^e siècle. L'idéal d'émancipation qu'ils proposent reste précieux et pertinent, à condition de l'adapter à l'état du monde : il faut prendre acte de la diversité de la société et considérer tout ce qui nous lie aux autres êtres vivants.

Il est aujourd'hui de bon ton de s'en distancier. Certes, les Lumières ont déterminé les principes d'une société de citoyens libres et égaux, contre l'absolutisme et la religion. Mais ce courant philosophique du XVIII^e siècle a aussi ancré la séparation entre les «humains» et la «nature», et témoigné d'une foi dans le progrès qui a ensuite entraîné un développement technique et technologique bien au-delà des limites de l'utilité commune. A l'heure où les crises écologiques imposent de regarder avec attention ce qui nous lie aux autres êtres vivants, et alors que les mobilisations sociales et politiques mettent en évidence les exclus du projet d'égalité fondé dans les décennies précédant la Révolution française, on est tenté d'éteindre les Lumières au profit d'autres horizons philosophiques.

Corine Pelluchon n'est pas de cet avis. Contre les forces de division nationalistes ou illibérales, de Trump à Bolsonaro, la philosophe estime que les fondamentaux des Lumières restent essentiels pour inventer un projet commun. Dans *les Lumières à l'âge du vivant* (Seuil, 2021), elle montre comment les critiques légitimes formulées à leur rencontre permettent d'actualiser une pensée émancipatrice refusant les logiques de domination omniprésentes dans nos relations sociales. Elle espère ainsi préparer l'avènement d'un nouveau modèle - ou «schème» - où prévaudra

la considération, c'est-à-dire le respect de toutes les autres cultures et formes de vie.

Que peuvent nous apporter les Lumières pour répondre aux défis de notre société ?

A une époque marquée par un mélange de relativisme et de dogmatisme, les Lumières nous rappellent que la philosophie commence par la remise en question de nos préjugés et que la pensée critique ne se confond pas avec l'idéologie. Les piliers sur lesquels elles reposent ont toujours du sens : l'autonomie et l'idée que l'on peut reprendre en main son destin contre le fatalisme ; la défense d'une société d'égaux contre la tentation d'un ordre hiérarchique ou théocratique ; l'unité du genre humain contre le nationalisme ; le rationalisme contre la haine de la raison. Ces principes sont aujourd'hui combattus par les anti-Lumières, qui veulent fonder la société sur ce qui nous divise : il faut impérativement les renforcer. Toutefois, pour relever les défis écologiques, économiques et sanitaires actuels, il est indispensable de changer nos modes de production et de consommation, et de réorienter l'économie.

On aurait donc fait un mauvais usage, et peut-être aussi de mauvaises lectures des Lumières ?

Il y a une double amputation de la

raison : la première, liée à la séparation de la raison et de la nature, renvoie au dualisme caractéristique de l'Occident. L'autre est due au fait que la raison est devenue progressivement calcul. Le rationalisme scientifique issu des Lumières a viré au réductionnisme : le vivant a été réduit à ses conditions physico-chimiques. Le réductionnisme est un moment important dans les sciences, car il permet d'isoler les phénomènes pour agir sur eux. Cependant, il s'agit d'«habits du réel», comme dit Husserl. En les prenant à tort pour la réalité, on devient dogmatique. La raison se coupe de toute interrogation sur le sens de l'existence et n'est plus capable de distinguer le juste de l'injuste. Elle devient un instrument d'exploitation. L'industrialisation forcenée de la nature, la réification des animaux, la bureaucratisation et même le totalitarisme sont les manifestations de ce rationalisme instrumental qui est un dévoiement de la raison. Faire la genèse de cette logique destructrice qui peut nous conduire à l'extinction est la condition pour promouvoir de nouvelles Lumières, qui seront radicalement écologiques au sens où l'écologie est la sagesse ou la rationalité de notre habitation de la Terre.

Qu'est-ce qui a invalidé l'héritage des Lumières ?

Les Lumières du XVIII^e siècle se caractérisaient par une sorte d'opti-

misme lié à l'espoir que les progrès de la raison entraîneraient la paix, la justice, etc. Avec Auschwitz et Hiroshima, cet idéal s'est effondré. La destructivité humaine, l'autonomisation des techniques et les crimes coloniaux ont enterré cet optimisme. Il faut prendre au sérieux cette éclipse des Lumières et comprendre que notre époque est marquée par le «monstrueux», comme dit Günther Anders. Il est également nécessaire d'accepter les critiques que les féministes et les études postcoloniales ont adressées aux Lumières, en dénonçant leur faux universalisme qui n'était que la généralisation d'un point de vue aveugle aux différences et générateur de violence. Mais au lieu de jeter le bébé avec l'eau du bain, on peut considérer que ces critiques nous aident à compléter le projet inachevé des Lumières, à tenir leur promesse d'une société plus inclusive.

Là encore, la vision de la société qui prévalait aux Lumières était plutôt celle d'une somme d'individus, certes égaux, mais très abstraits.

Pour fonder l'Etat de droit, séparer le politique et le religieux, et affirmer l'égalité en dignité de chaque être humain, il a fallu forger cette fiction théorique où l'on pense l'individu en faisant abstraction de ses appartenances. Il convient désormais de prendre en compte la dimension relationnelle et corporelle du sujet : nous mangeons, nous occupons l'espace et nous avons donc toujours un impact sur les autres, humains et non-humains. De plus, les nouvelles technologies et la mondialisation modifient la structure de notre responsabilité : nous pouvons infliger des dommages à des êtres dont nous ne voyons pas le visage ou qui ne sont pas encore nés. Tout cela nous interdit de borner les finalités du politique à la sécurité et l'égalité entre les citoyens. Enfin, il importe de

prendre au sérieux notre condition charnelle et terrestre. C'est la clé pour promouvoir un universalisme non hégémonique, accueillant à la diversité des formes de vie et de culture, et pour fonder de nouvelles Lumières.

Pour cela, vous invitez à pratiquer l'«époque», un terme que vous empruntez à Husserl. De quoi s'agit-il ?

L'époque est la «suspension» de l'attitude naturelle : on va mettre entre parenthèses les conceptions du monde que l'on a et qui sont comme des lunettes nous faisant voir le réel d'une certaine façon. Ce sont des croyances qui s'ignorent comme telles. En les tenant à distance et en portant son attention aux actes de conscience par lesquels les choses se présentent à sa conscience, on aura plus de réflexivité et une meilleure qualité de présence à soi et aux choses. Pour Husserl, il n'y a pas de philosophie sans cette opération. Je propose de la pratiquer à un niveau civilisationnel, c'est-à-dire que l'autocritique des Lumières et même de l'Occident suppose cette remise en question de représentations conditionnant les orientations de notre société, nos modes de production, nos valeurs, notre imaginaire. Sans cette époque civilisationnelle, on ne peut pas prendre conscience de ce que j'appelle le «schème de la domination», c'est-à-dire la matrice ou le principe qui régit les choix économiques, politiques, technologiques de notre société et détermine notre comportement. On ne peut pas sortir la raison des rets de la domination (des autres, de la nature et de notre vie psychique) qui explique la victoire du rationalisme instrumental. Pour innover au niveau individuel et collectif, on doit destituer le schème de la domination qui transforme tout, l'agriculture, l'élevage, la technique, la politique, en guerre. L'époque civilisationnelle qui correspond

à la mise à plat des structures mentales, économiques et politiques caractéristiques de notre société est la première étape pour avoir un rapport au vivant en soi et à l'extérieur de soi nous permettant de répondre aux défis écologiques actuels.

Quels doivent être les effets de cette époque ?

Elle doit permettre de décoloniser notre imaginaire et de transformer en profondeur notre manière de nous penser et de penser notre rapport aux autres, à la richesse, au pouvoir, etc. Il ne s'agit pas tant d'une révolution - du renversement d'un système par un autre - que de l'avènement d'un nouveau schème, celui de la «considération». La clé de ce changement tient à la perception de ce qui nous lie aux autres, humains et non-humains, et à la réconciliation avec notre corporéité et notre finitude. Nos choix individuels et collectifs devront assurer la préservation de la liberté et du monde commun, qui comprend notre patrimoine naturel et culturel, mais aussi les générations présentes et à venir auxquelles il faut garantir la possibilité de vivre.

Quelles sont les urgences politiques pour amorcer ce nouveau schème de la considération ?

Bien que nos gouvernants aient encore des schémas extractivistes et productivistes, ils sont en train de changer. La Convention citoyenne pour le climat en est un exemple. Toutefois, le défi est de rompre avec un traitement vertical et décontextualisé des problèmes. En effet, chaque territoire est différent par la façon dont il subit les conséquences de la mondialisation et du réchauffement climatique, mais aussi par les ressources dont il dispose pour y faire face. Cette diversité ne doit pas nous faire renoncer à penser le bien commun. Cependant, il va falloir le faire

hors de notre modèle pyramidal devenu archaïque. Plutôt que de considérer que nous formons un corps politique et social a priori uni et homogène, admettons que nous sommes des publics disséminés et que la démocratie fonctionne en favorisant les expérimentations de toutes sortes ainsi que les échanges entre ces publics et leurs représentants. Bien que je sois végane et m'investisse dans la défense des animaux, je dialogue régulièrement avec des éleveurs. J'ai pu constater, lors de réunions organisées par des gens travaillant dans le secteur alimentaire, qu'il est possible de dégager des pistes communes qui pourraient faire avancer bien des choses tant pour la cause animale qu'en ce qui concerne la santé, l'écologie et la justice sociale ou les conditions de travail. Les acteurs de terrain comprennent les évolutions de la société et ils savent qu'il est de leur intérêt d'opter pour des modes de culture moins polluants ou pour des conditions d'élevage plus respectueuses. Evidemment, il y a des divergences d'horizon. Mais si on ne

sait pas créer des accords sur fond de désaccords, on assistera, impuissants, à l'aggravation de la situation, à l'intensification de l'élevage intensif, etc.

Cet exemple montre bien que cette nouvelle société n'advient pas sans conflit.

La conflictualité est essentielle à la démocratie, mais elle ne se confond pas avec la contestation systématique. Par ailleurs, quand on rompt avec un modèle, c'est parce qu'on en a souffert et qu'on a reconnu qu'il s'agissait d'une impasse. Dans l'émancipation, il y a un moment «contre». Mais il y a aussi un moment «pour», où l'on innove et où l'on construit un projet inclusif. Le défi de l'émancipation est de ne pas reconduire la domination dont on a souffert et de sortir du discours de l'adversaire. C'est un défi que rencontrent certaines féministes aujourd'hui, ainsi que les personnes qui dénoncent à juste titre les crimes coloniaux.

Etes-vous optimiste quant à l'avènement de ces nouvelles Lumières ?

L'âge du vivant est un mouvement de fond, dont les signes avant-coureurs sont l'intérêt d'une partie croissante de la population pour la cause animale et l'écologie, sans oublier le désir de nombreuses personnes de retrouver plus de convivialité. Et puis, malheureusement, il y a des forces contraires dont témoignent les nationalismes, les politiques de puissance pouvant conduire à la guerre, à l'obsession du contrôle et à la manipulation sans limites du vivant, le transhumanisme. J'ai peur du retour du pire, et je ne sais pas laquelle de ces deux forces l'emportera. Je sais simplement que la philosophie, en cette période de nihilisme décomplexé, peut être une ressource permettant d'accompagner cet âge du vivant qui pourrait ouvrir un horizon d'espérance. ■

